Schumpeter, Marx et Walras. Entrepreneur et devenir du capitalisme

Schumpeter, Marx and Walras. The Entrepreneur and the Future of Capitalism

Sophie Boutillier et Dimitri Uzunidis

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/interventionseconomiques/1690>

DOI : [10.4000/interventionseconomiques.1690](https://doi.org/10.4000/interventionseconomiques.1690)

ISBN : 1710-7377

ISSN : 1710-7377

Éditeur

Association d'Économie Politique

Référence électronique

Sophie Boutillier et Dimitri Uzunidis, « Schumpeter, Marx et Walras. Entrepreneur et devenir du capitalisme », *Revue Interventions économiques* [En ligne], 46 | 2012, mis en ligne le 01 novembre 2012, consulté le 04 novembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/interventionseconomiques/1690> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/interventionseconomiques.1690>

Ce document a été généré automatiquement le 4 novembre 2022.

Creative Commons - Attribution 4.0 International - CC BY 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/>

Schumpeter, Marx et Walras. Entrepreneur et devenir du capitalisme

Schumpeter, Marx and Walras. The Entrepreneur and the Future of Capitalism

Sophie Boutillier et Dimitri Uzunidis

- 1 Joseph Alois Schumpeter avait pour ambition déclarée de révolutionner la théorie économique. Parmi les nombreux économistes qui se sont distingués en ces termes, il en est deux que l'on peut, presque tout naturellement, rattacher à Schumpeter, parce qu'ils ont eu d'une façon ou d'une autre une forte influence sur son œuvre : Karl Marx et Marie Esprit Léon Walras (Béraud, Faccarello, 2000dir ; Etner, 2004; Van Daal, Walker, 2007). L'objectif majeur de Schumpeter était d'élaborer un schéma d'analyse permettant de comprendre le fonctionnement du capitalisme dans sa globalité et sur sa durée. Mais, quel économiste n'a pas eu une telle ambition? Il avait une forte admiration pour Walras, mais il regrettait son incapacité à expliquer tant les phénomènes de croissance que de crise économique. Schumpeter partage également pour Marx un avis positif, car il considère que le « système marxiste » fait partie intégrante de l'économie générale, mais aussi parce que Marx a élaboré une véritable démarche scientifique. Schumpeter le qualifie d'« auteur difficile » (Schumpeter, 1983, tome 2, p. 28). Il souligne à maintes reprises son érudition et sa force intellectuelle (Boutillier, 1996, 2005, 2006, 2010), sans doute aussi en partie parce qu'ils sont issus d'une culture germanique commune (Reisman, 2004), tout en gardant ses distances sur le plan politique.
- 2 Schumpeter avait pour objectif de « fonder une nouvelle économie » (Bouchard, 2000, p. 12). Le premier ouvrage faisant date dans sa carrière professionnelle est *Théorie de l'évolution économique*, dont la première édition remonte à 1911. Dans cet ouvrage, devenu une référence incontournable, Schumpeter développe une analyse originale du capitalisme dont l'acteur incontesté est l'entrepreneur, soit l'agent économique qui réalise de nouvelles combinaisons de facteurs de production, en d'autres termes, qui innove.

- 3 L'entrepreneur schumpétérien explique tout ce que le modèle walrasien est incapable de faire : l'innovation, le développement économique et les crises; ces trois éléments étant intimement interdépendants. L'entrepreneur, à l'image du capitalisme, est le produit d'une évolution historique, qui continue à se poursuivre au moment pendant lequel Schumpeter écrit. Il se détourne alors de Walras au profit de Marx dans *Capitalisme, Socialisme et démocratie*, publié en 1942, où il développe la thèse de la disparition du capitalisme générée par celle de l'entrepreneur; évolution consécutive à la bureaucratisation de la fonction entrepreneuriale.
- 4 Le facteur commun entre Marx, Walras et Schumpeter, qui fait l'objet de cet article est l'entrepreneur. Pourtant, bien que figure centrale du capitalisme, les économistes ont toujours eu du mal à l'appréhender depuis les Classiques qui le confondent avec le capitaliste. Dans le tome 3 de *Histoire de l'analyse économique* (1983), Schumpeter y consacre plusieurs pages (pages 200-207). Deux étapes apparaissent clairement dans l'œuvre de Schumpeter. D'un côté, Schumpeter construit une théorie du capitalisme centrée sur l'entrepreneur en faisant la critique du modèle walrasien, de l'autre il apprivoise le modèle de Marx pour discuter de la fin possible du capitalisme, conséquence de la disparition de l'entrepreneur.
- 5 Bien que défendant l'économie de marché, Walras trace paradoxalement le portrait d'un entrepreneur passif. À l'équilibre, en situation de concurrence parfaite, le profit est nul. Schumpeter se saisit de l'entrepreneur, pour en faire la figure de proue du capitalisme, un capitaine d'industrie, selon la formule d'A. Marshall (1890). Cependant en dépit de cet intérêt majeur pour l'entrepreneur, ou précisément en raison de cet intérêt, Schumpeter s'interroge sur le devenir du capitalisme et sur les modalités possibles de la transition du capitalisme vers le socialisme. Ce qui l'amène à se rapprocher de Marx. Schumpeter, comme Marx, construit un schéma d'analyse reposant sur l'histoire, contrairement à Walras. Marx n'a pas élaboré une théorie de l'entrepreneur (Boutillier, 1996; Hunt, 2009). Mais, il attribue à la bourgeoisie (la classe sociale d'où est issu l'entrepreneur) un rôle de révolutionnaire de l'économie qui est en définitive assez proche par certains aspects de l'analyse schumpétérienne. Schumpeter se trouve ainsi à l'intersection de deux champs théoriques, celui de Marx et de Walras. C'est ce processus que nous nous proposons de retracer dans le cadre de cet article. Dans un premier temps, Schumpeter essaye de sauver la théorie pure grâce à l'entrepreneur (partie 1), sans y parvenir. Mais, en introduisant l'entrepreneur, il se rapproche de Marx et discute des raisons de la métamorphose du capitalisme, voire de sa fin possible (partie 2).

Walras, Schumpeter et l'entrepreneur

La théorie schumpétérienne de l'entrepreneur

- 6 Schumpeter a une position ambiguë vis-à-vis de Walras. D'un côté, il affiche très grande admiration pour l'économiste français, sans être cependant avare de critiques :

« (...) en ce qui concerne la théorie pure, Walras m'apparaît comme le plus grand économiste. Son système d'équilibre économique révèle une originalité "révolutionnaire" tout en ayant les qualités d'une synthèse classique » (Schumpeter, 1983, tome 3, pp. 110-111).

- 7 En bref, « selon Schumpeter, les *Éléments* de Walras ne sont rien moins que la “Magna Carta” de la science économique exacte » (Blaug, 1985, p. 678). Schumpeter appréhende le texte walrasien par conséquent comme un élément fondateur de l'analyse économique. Mais, il cherche à conceptualiser la fonction entrepreneuriale, Walras ayant échoué dans cette entreprise.
- 8 Dans son *Histoire de l'analyse économique*, Schumpeter (1983) définit sommairement l'analyse économique comme « les recherches intellectuelles que l'homme a menées en vue de comprendre les phénomènes économiques » (1983, tome 1, p. 25). Mais, les économistes donnent-ils dans leurs travaux une image objective de la réalité économique? Cette question entraîne un ensemble de remarques. Le temps joue un rôle important, car les représentations des économistes ne sont pas figées dans le temps. La production de connaissances scientifiques est aussi subjective, elle est inséparable de l'économiste qui les produit (le facteur idéologique n'est pas négligeable). Au fil du temps, l'accumulation de connaissances, portant sur différents objets, cependant améliore notre compréhension du fonctionnement de l'économie, connaissance à partir de laquelle il est possible de construire des outils susceptibles de transformer la réalité économique. Schumpeter parle en effet de l'économie comme d'une « connaissance outillée » (Schumpeter, tome 1, 1983, p. 33) puisqu'elle « emploie des techniques dont le grand public ignore le maniement » (idem, p. 31).
- 9 Quels sont phénomènes économiques susceptibles d'intéresser l'économiste? Schumpeter évoque la spéculation. Mais, les modalités selon lesquelles des entreprises sont créées, des affaires se concluent entre différents protagonistes, suscitent aussi l'intérêt de l'économiste. Pourtant (Schumpeter, tome 3, pp. 201-207), bien qu'acteur essentiel de la dynamique des affaires, l'entrepreneur n'a guère retenu l'attention de l'économiste (au profit du capitaliste). L'attention des économistes (voir par exemple les Classiques ou même Marx) s'est portée sur le capitaliste. Au fil des siècles, l'entrepreneur a pris une place croissante dans l'économie, évolution que Schumpeter cherche à retracer en soulignant que ce phénomène s'est accompagné avec le développement du libéralisme et des théories économiques en faveur du libre-échange :
- « l'homme d'affaires, à mesure que son poids s'accrut dans la structure sociale, communiqua à la société une dose accrue de son esprit, exactement comme le chevalier avant lui : les habitudes mentales particulières engendrées par le travail d'un bureau d'affaires, l'échelle des valeurs qui s'en dégage, l'attitude envers la vie publique et la vie privée qui en est caractéristique se répandirent lentement dans toutes les classes et dans tous les domaines de pensée et des actions humaines. Les résultats éclatèrent à l'époque de transformation culturelle qui a été si curieusement désignée du terme impropre de Renaissance » (Schumpeter, 1983, tome 1, p. 121).
- 10 Avec l'intellectuel laïc qui apparaît au cours de cette période se dessine l'économiste¹,
- « l'homme d'affaires et le représentant du pouvoir, partout comme l'artiste-artisan des besoins et de problèmes pratiques, commencèrent à développer un fonds de connaissances économiques (...) » (Schumpeter, 1983, tome 1, p. 121).
- 11 Cet homme d'affaires n'est pas insensible au politique, certains sont même devenus économistes ou inversement. Nombre d'économistes renommés se sont en effet lancés dans les affaires ou encore travaillaient en étroite relation avec le pouvoir (Ricardo, Cantillon, et bien d'autres, sans oublier Schumpeter qui fut directeur d'une grande banque. Cette expérience fut de courte durée). Tout se passe comme si les économistes construisaient une science pour répondre aux besoins de leurs affaires, car il ne s'agit

pas seulement de produire des connaissances par curiosité, pour comprendre le monde dans lequel on est partie prenante, mais aussi pour agir. La connaissance économique est aussi un outil. L'ambition de Marx, Walras et Schumpeter n'était pas d'ordre utilitaire (au sens individuel du terme), mais scientifique, voire politique (changer le monde, telle était manifestement l'ambition de Marx). Quoi qu'il en soit ce fut pour les uns comme pour les autres un lourd investissement intellectuel, auquel ils ont consacré leur existence (Perroux, 1965; Lhuillier, 2002).

- 12 Mettant à profit ses connaissances des faits économiques historiques et contemporains, Schumpeter dresse le portrait d'un entrepreneur prompt à relever des défis, repoussant la routine pour aller contre l'ordre économique établi. Mais, il ne se contente pas de décrire l'entrepreneur, il lui donne aussi un rôle à jouer. Il instrumentalise l'entrepreneur pour expliquer la dynamique du capitalisme ou selon ses dires « l'évolution économique ». L'entrepreneur est l'agent économique qui innove. L'innovation ne se limite pas pour Schumpeter à la création d'un nouveau bien ou encore par l'introduction de la machine dans les ateliers, mais est, grossièrement, ce qui permet à l'entrepreneur d'accroître son chiffre d'affaires et sa position de marché. Aussi, bien que l'entrepreneur ne soit pas résolument certain de l'effet de sa trouvaille sur le marché, elle peut devenir (en cas de réussite) un moyen de lui conférer provisoirement (en raison des rapports de concurrence) une position de monopole. Par le pouvoir de l'innovation, l'entrepreneur délimite son propre marché, il fixe ses propres règles, afin de maîtriser l'incertitude propre au fonctionnement du marché. Les décisions de l'entrepreneur (comme de tout agent économique) s'inscrivent dans l'environnement économique et social dans lequel il est inséré. Les mobiles humains ne sont jamais strictement individuels, mais s'inscrivent toujours dans une réalité sociale et historique. En d'autres termes, l'entrepreneur investit dans tel ou tel secteur d'activité parce que l'état de l'économie, de la société, des sciences et des techniques le lui permet, et en apportant ainsi des solutions aux problèmes posés. L'entrepreneur schumpétérien est l'agent économique qui réalise de « nouvelles combinaisons de facteurs de production » qui sont autant d'opportunités d'investissement (Schumpeter, 1935, pp. 329-336). Elles se manifestent sous de multiples formes². Ces nouvelles combinaisons s'apparentent presque aux pratiques dénoncées par Marshall (1890), selon lequel les hommes d'affaires détournent les progrès de la science pour donner de façon artificielle aux choses une apparence nouvelle (Boutillier, Uzunidis, 1995). La définition générale que Schumpeter donne de l'innovation suffit largement pour expliquer le profit comme un revenu exceptionnel et temporaire qui récompense l'entrepreneur. Celui-ci peut alors être défini comme l'agent économique qui a pris le risque de rompre la monotonie de l'équilibre walrasien.
- 13 À travers la littérature schumpétérienne (ici essentiellement *Théorie de l'économie économique et Capitalisme, socialisme et démocratie*), il est possible de tracer à grands traits le profil de l'entrepreneur schumpétérien et distinguer ce qui relève de l'agent économique proprement dit d'une part et de l'économie dans son ensemble d'autre part (Boutillier, Uzunidis, 1995, 1999) :
 1. Juridiquement, l'entrepreneur est indépendant, mais son indépendance est limitée par la concurrence exercée par d'autres entrepreneurs.
 2. Mais, son indépendance est aussi limitée par les difficultés auxquelles il peut être confronté pour réunir les capitaux dont il a besoin pour démarrer son activité. L'entrepreneur doit vaincre le conformisme du banquier, opinion que Schumpeter partage avec J.-B. Say (1803). Cette remarque relative au rôle du banquier permet à Schumpeter de distinguer

l'entrepreneur du capitaliste, et par conséquent le profit (rémunération de l'entrepreneur) et l'intérêt (rémunération du capitaliste). Le rôle du banquier est fondamental puisque c'est lui qui rend possible l'exécution des nouvelles combinaisons.

3. L'entrepreneur est doté de qualités exceptionnelles. L'exécution des nouvelles combinaisons est « difficile et accessible seulement à des personnes de qualité déterminées ». Seules quelques personnes « ont les aptitudes voulues pour être chefs dans une telle situation ». L'entrepreneur est un individu hors du commun, contrairement à Mises (2004), pour qui tous les individus, quelle que soit leur activité, sont des entrepreneurs en puissance.
4. Être entrepreneur ne signifie pas toujours avoir des « relations durables avec une exploitation individuelle » : on n'est pas entrepreneur à vie. Un entrepreneur n'est entrepreneur que lorsqu'il réalise de nouvelles combinaisons de facteurs de production, non lorsqu'il gère son entreprise au quotidien. « (...) à nos yeux, quelqu'un n'est en principe entrepreneur que s'il exécute de nouvelles combinaisons; aussi perd-il ce caractère s'il continue d'exploiter selon un circuit l'entreprise considérée ».
5. Être entrepreneur ne se résume pas à combiner les facteurs de production, activité qui peut (paradoxalement?) devenir routinière. Mais, seul l'entrepreneur réalise de nouvelles combinaisons de facteurs de production. Gérer la production au quotidien s'inscrit dans une routine. Ce n'est pas la fonction de l'entrepreneur.
6. L'entrepreneur relie le monde de la technique et celui de l'économie en réalisant ses nouvelles combinaisons de facteurs de production. En d'autres termes en innovant, sorte d'intermédiaire entre le savant qui produit la connaissance et l'ouvrier qui l'applique à l'industrie, conformément à la définition que Say donne de l'entrepreneur.
7. La recherche du profit est secondaire, bien qu'elle ne soit pas négligée par l'entrepreneur. C'est une espèce de joueur pour qui la joie de créer l'emporte sur la recherche intrinsèque du gain. Même si le profit couronne le succès des nouvelles combinaisons de facteurs de production. Il est l'expression de la valeur de la contribution de l'entrepreneur à la production, comme le salaire pour le travailleur.
8. L'entrepreneur schumpétérien est un « calculateur génial » (l'expression est de J.-B. Say), car il peut prévoir mieux que les autres l'évolution de la demande, dont dépend sa réussite. Qualifier l'entrepreneur schumpétérien de calculateur génial n'est pas tout à fait exact, car les décisions prises par l'entrepreneur ne sont pas fondamentalement rationnelles, mais relèvent d'une rationalité (non économique au sens walrasien), mais d'une rationalité subjective se fondant sur des facteurs psychologiques, selon la conception de Menger (2011),
9. L'entrepreneur n'est donc pas rationnel, au sens de l'homo œconomicus : « l'entrepreneur typique ne se demande pas si chaque effort auquel il se soumet, lui promet un "excédent de jouissance" suffisant. Il se préoccupe peu des fruits hédonistiques de ses actes. Il crée sans répit, car il ne peut rien faire d'autres (...) » (Schumpeter, 1935, p. 134).
10. L'entrepreneur schumpétérien a du charisme et de l'autorité. « L'importance de l'autorité n'est pas absente, il s'agit souvent de surmonter des résistances locales, de conquérir des "relations" et de faire supporter des épreuves de poids » (Schumpeter, 1935, p. 127).
11. L'entrepreneur peut être un chef, un chef d'entreprise. Mais, le terme de chef ne fait pas de l'entrepreneur l'équivalent d'un chef militaire. L'entrepreneur ne se distingue pas par des qualités spécifiques : « la tâche de chef est très spéciale : celui qui peut la résoudre, n'a pas besoin d'être sous d'autres rapports ni intelligent, ni intéressant, cultivé, ni d'occuper en aucun sens une "situation élevée"; il peut même sembler ridicule dans les positions sociales où son succès l'amène par la suite. Par son essence, mais aussi par son histoire (ce qui ne coïncide pas nécessairement) il est hors de son bureau typiquement un parvenu, il est sans tradition, aussi est-il souvent incertain, il s'adapte anxieux, bref il est tout sauf un chef. Il est le révolutionnaire de l'économie – et le pionnier involontaire de la révolution sociale et politique – ses propres collègues le renient, quand ils sont d'un pas en avance sur lui, si bien

qu'il n'est pas reçu parfois dans le milieu des industriels établis » (Schumpeter, 1935, p. 128). En remettant en question les pratiques industrielles établies, l'entrepreneur va donc à l'encontre de la routine. Il a à la fois un comportement déviant tant sur le plan économique que social.

12. Diriger une entreprise industrielle ou commerciale ne fait d'un individu un entrepreneur. « Non seulement des paysans, des manœuvres, des personnes de profession libérale – que l'on l'y inclut parfois –, mais aussi des “fabricants”, des “industriels” ou des “commerçants” – que l'on y inclut toujours – ne sont pas nécessairement des entrepreneurs » (Schumpeter, 1935, p. 107).
13. Un inventeur n'est pas forcément un entrepreneur, et inversement. « La fonction d'inventeur ou de technicien en général, et celle de l'entrepreneur ne coïncident pas » (Schumpeter, 1935, p. 126).
14. Indépendance, relations difficiles avec le banquier, qualités personnelles exceptionnelles, remise en cause de l'ordre technique et industriel établi, refus de la routine tant industrielle que sociale, l'entrepreneur est facteur de changement qui se décline de l'individu au système économique dans sa globalité. Il crée de façon frénétique parce qu'il ne sait rien faire d'autre, selon les dires mêmes de Schumpeter.
15. Schumpeter semble ainsi osciller en permanence entre deux extrêmes, l'individualisme méthodologique (l'expression est de lui) (Chavance, 2007, p. 45) et l'institutionnalisme dont son contemporain T. Veblen³ (1904) est l'un des pionniers. D'un côté, Schumpeter s'ingénie à décrire l'individu-entrepreneur qui se caractérise par un ensemble de traits spécifiques (par exemple, son attitude à relever des défis, à se remettre en permanence en question), de l'autre son incapacité à trouver dans l'histoire économique, dans le monde des affaires, un individu qui corresponde point par point à l'idéal type qu'il en dresse. Nombre d'économistes ont pourtant tenté de rechercher dans l'économie des entrepreneurs schumpétériens. L'entrepreneur décrit par Schumpeter manque de consistance, sans doute parce que ce n'est pas l'entrepreneur en tant que tel qui l'intéresse, mais ce qu'il représente et du même coup sa capacité à expliquer l'évolution économique. La condition d'entrepreneur n'est pas permanente :

« (...) quelqu'un n'est, en principe, entrepreneur que s'il exécute de nouvelles combinaisons – ainsi perd-il ce caractère s'il continue ensuite d'exploiter selon circuit d'entreprise créé – par conséquent il sera aussi rare de voir rester quelqu'un toujours un entrepreneur pendant des dizaines d'années où il est dans sa pleine force que de trouver un homme d'affaires qui n'aura jamais été un entrepreneur, ne serait-ce que très modestement » (Schumpeter, 1935, p. 112).
16. On ne peut trouver un individu qui l'incarne de façon durable. Ainsi pour Perroux (1965), Henry Ford n'est devenu un entrepreneur que lorsqu'il créa le « model T ». Robinson (1984) accuse aussi l'entrepreneur schumpétérien de manquer de consistance. Pour Schumpeter, être entrepreneur, ce n'est pas une profession, surtout une situation durable. Est-ce que J. K. Galbraith (1989) voulait souligner lorsqu'il écrivait avec ironie que l'on peut comparer l'existence du grand entrepreneur à *l'aspis meblifera* mâle qui accomplit l'acte de création au prix de sa propre existence?
17. Pourtant, bien que la condition d'entrepreneur soit instable, Schumpeter soutient qu'il existe une « classe des entrepreneurs », en d'autres termes un groupe social identifié par le chercheur, dont le comportement correspond aux traits caractéristiques que nous avons énumérés plus haut. Schumpeter semble par ce procédé se rapprocher tant de Marx que de Weber dans leur définition des classes sociales. Mais, il accuse le premier de simplisme. Son analyse cependant le rapproche davantage de celle de

Weber. Schumpeter considère que l'entrepreneur se caractérise par un style de vie, un système moral d'éthique et de valeur. La question de la propriété des moyens de production semble le préoccuper, mais il évacue ce sujet qu'il qualifie de « faux problème » (Schumpeter, 1935, p. 325). Cependant, dans un bas de page il écrit que « les moyens de production ne tombent pas du ciel », ils sont le produit de l'accumulation antérieure. Ils

« (...) ne sont pas donnés par l'économie, ils furent et sont créés par les vagues isolées de l'évolution et désormais sont incorporés au produit. Mais chaque vague individuelle de l'évolution et chaque nouvelle combinaison particulière proviennent elles-mêmes, à leur tour, de la réserve en moyens de production du circuit correspondant (...) ».

L'apport de la théorie schumpétérienne de l'entrepreneur à la théorie pure

- 18 Nous défendons l'idée selon laquelle Schumpeter invente l'entrepreneur pour dynamiser le modèle de Walras. Nous venons d'en énumérer les principales caractéristiques. La fonction de l'entrepreneur walrasien est limitée puisqu'elle se réduit à la coordination des marchés. Schumpeter ne fut pas le seul à le critiquer sur ce point. Gide et Rist (1922) notent que Walras eut beaucoup de difficultés pour faire accepter ses idées. Il fut notamment abondamment critiqué par Edgeworth qui ne partage pas sa conception de l'entrepreneur qui ne fait ni perte ni profit lorsque le prix de vente est égal à l'équilibre au prix de revient. À l'état d'équilibre, la fonction d'entrepreneur s'évanouit. Dans ces conditions, les services producteurs s'échangent contre des produits, et les produits contre des services producteurs. C'est la généralisation de l'idée de Say selon laquelle la production est un grand échange. Mais, si l'équilibre n'est pas atteint, certains entrepreneurs réaliseront un bénéfice (si le prix de vente des produits est supérieur au prix de revient en services producteurs), et d'autres une perte (si le prix de vente des produits est inférieur au prix de revient en services producteurs). On est par conséquent en présence d'un triple niveau d'exercice de la concurrence en matière de production qui correspond à un même type d'individus libres :

1. les entrepreneurs sont libres de faire varier le niveau de la production en fonction des bénéfices et des pertes;
2. les offreurs et demandeurs des services producteurs sont libres d'aller à l'enchère et au rabais;
3. la libre entrée et sortie du marché : en entrant les entrepreneurs augmentent la production et la diminuent en sortant du marché. En bref, la libre concurrence est essentiellement un comportement naturel pour des individus libres et disposant d'institutions qui leur permettent d'exercer pleinement ces libertés (Dockès, Potier, 2005, p. 12). Mais, sans formuler d'explication véritable quant aux mouvements d'entrée et sortie du marché. À moins d'assimiler l'entrepreneur walrasien à la fonction de production, car nombre de points communs les réunissent. Alors que la fonction de production est une combinaison de facteurs de production, l'entrepreneur combine les facteurs de production. C'est une opération technique qui est exempte de considérations d'ordre stratégique ou de veille informationnelle qui est très éloignée, tant de l'entrepreneur preneur de risques de Cantillon (2009) ou de la capacité de jugement de l'entrepreneur de Say (1803).

- 19 Mais, ce n'est pas la seule faiblesse de l'entrepreneur walrasien. Bien que tenant pour acquis le postulat de l'initiative individuelle et de la liberté économique, Walras a

paradoxalement construit un entrepreneur dénué de toute capacité à prendre des initiatives. Celui-ci est un agent économique au même titre que le travailleur ou le consommateur qui maximise son profit alors que le consommateur maximise son utilité. L'entrepreneur walrasien, contrairement à la description qu'en font R. Cantillon ou J.-B. Say (Boutillier, Uzunidis, 1995, 1998, 1999, 2001), n'est pas un individu exceptionnel. Il ne se distingue pas par des facultés spécifiques. Walras appréhende également l'entrepreneur comme un intermédiaire entre des marchés, du travail, des biens et services, etc. Dans ces conditions, l'entrepreneur crée-t-il des richesses? La réponse est ambiguë puisque Walras affirme que la fonction d'entrepreneur est un service gratuit. Walras se distingue aussi des économistes fondateurs reconnus par leurs apports importants à la théorie de l'entrepreneur. Notre propos doit cependant être relativisé puisque Walras n'a jamais à notre connaissance déclaré construire une théorie de l'entrepreneur.

- 20 Schumpeter, à l'image de Cantillon et de Say qui l'ont précédé, l'entrepreneur est l'agent économique qui prend des risques parce qu'inséré dans un environnement économique incertain. Or, dans le modèle de la concurrence parfaite, l'information est précisément parfaite (Cot, Lallement, 2006). De plus, dans la théorie walrasienne, la théorie de l'entrepreneur, celle de l'entreprise et de la production se superposent. L'entrepreneur peut être perçu comme une fonction de production au même titre que l'entreprise, soit une espèce de boîte noire dont on ignore tout du fonctionnement.
- 21 Cependant, en dépit de ce manque flagrant de considération pour l'entrepreneur, dans la leçon 19 de *Eléments d'économie pure*, Walras décrit l'entrepreneur idéal. C'est un personnage (il peut être un individu ou une société)

« qui achète des matières premières à d'autres entrepreneurs, puis loue moyennant un fermage la terre du propriétaire foncier, moyennant un salaire les facultés personnelles du travailleur, moyennant un intérêt le capital du capitaliste, et, finalement, ayant appliqué des services producteurs aux matières premières, vend à son compte les produits obtenus » (Walras, 1988, p. 287).
- 22 L'entrepreneur a donc pour tâche au regard de la présente définition de combiner différentes ressources. Walras poursuit sa définition et précise qu'il existe différents types d'entrepreneurs : entrepreneur d'agriculture, entrepreneur d'industrie et entrepreneur de commerce. Prenons le cas particulier de l'entrepreneur d'industrie, qu'il définit comme suit :

« l'entrepreneur d'industrie achète des textiles, des métaux bruts; il loue des usines, des ateliers, des outils, embauche des filateurs, des forgerons, des mécaniciens; et il vend des objets manufacturés : des "tissus", des métaux ouvrés » (Walras, 1988, page 288).
- 23 Comme son homologue schumpetérien, l'entrepreneur walrasien n'est pas propriétaire des capitaux qu'il valorise. Il les emprunte au capitaliste. Walras décrit avec précision la comptabilité d'un entrepreneur. Il souligne que l'entrepreneur peut savoir à tout instant s'il est en état de perte ou de profit. Quel que soit le secteur d'activité dans lequel il opère, l'entrepreneur réalise un profit s'il vend plus cher ses produits ou marchandises plus cher que leur coût de production. En revanche, en situation d'équilibre, l'entrepreneur ne réalise ni perte ni profit. Puis, Walras explique avec minutie comment l'entrepreneur peut connaître l'état de sa situation (perte ou profit), mais il ne donne aucune piste sur les moyens d'y parvenir, sans doute parce qu'il suppose implicitement qu'il dispose des outils pour ce faire (Dockès, Potier, 2001; Dockès, Mouchot, 2009).

- 24 Un bilan rapide des principales œuvres de Walras nous conduit à montrer le peu d'intérêt qu'il accorde à l'entrepreneur. Nous venons de la constater dans *Éléments d'économie pure*. Dans *Mélanges d'économie politique et sociale*, il n'y consacre aucune ligne. Dans *Études d'économie appliquée*, il s'y intéresse, non en tant que créateur de richesses, mais pour expliquer (sujet qu'il a déjà développé dans *Éléments d'économie pure*) ses relations avec le banquier. Walras souligne à cette occasion que « les banquiers sont des entrepreneurs, c'est dire que pour inspirer confiance, ils doivent eux-mêmes offrir des garanties spéciales ou générales » (Walras, 1992, p. 302). Dans ce même ouvrage, Walras met plus volontiers l'accent sur la liberté d'action dont doit bénéficier tout individu quel que soit son rôle dans la société :

« en résumé le rôle de l'individu, c'est d'accomplir volontairement sa destinée, de sentir, de penser, d'agir, de travailler, soit seul, soit en association avec d'autres individus, d'être agriculteur, industriel, commerçant, savant, artiste, fonctionnaire public, et de se faire ainsi une position en rapport avec ses efforts et son mérite » (Walras, 1990).

- 25 Le rôle de l'État est dans ce contexte de

« former le milieu d'accomplissement des destinées individuelles, d'assurer la sécurité extérieure et intérieure, de faire, d'exécuter le progrès des sciences et des arts, et ainsi d'organiser les conditions d'existence de la société. Le droit des individus, c'est d'agir d'autorité et d'établir des conditions égales. *Liberté, de l'individu; autorité de l'État. Égalité des conditions; inégalités des positions*. Telle est donc bien, en dernière analyse, la loi supérieure d'organisation de la société sur la base de l'ordre et de la justice » (Walras, 1990, p. 140).

- 26 Le comportement de l'entrepreneur est décrit par Walras en termes flous et imprécis. Walras ne s'intéresse pas aux conséquences effectives des décisions de l'entrepreneur en termes par exemple de création d'activité. Il met plus volontiers l'accent sur sa liberté d'action et sur son rôle dans le système des prix. Ses caractéristiques sont fondamentalement déterminées par le contexte économique dans lequel il est inséré, celui d'un modèle économique statique régi par les règles de la concurrence parfaite. Cette conception de l'entrepreneur a été fortement critiquée. Contemporain de Walras, Edgeworth considère que l'entrepreneur est pris dans la « concurrence industrielle » non dans une concurrence parfaite de type walrasien.

« (...) la représentation que fait Walras de l'entrepreneur ne saurait être acceptée "lorsque nous passons à la structure du marché la plus simple aux complexités introduites par la division du travail", de la "libre concurrence absolue" à la "concurrence industrielle" pour utiliser la terminologie respective de chacun des auteurs. Dans cette dernière, l'écart entre les coûts de production et le prix d'équilibre sur le marché se reflète nécessairement dans un gain ou dans une perte des entrepreneurs – une possibilité exclue par définition dans le modèle d'équilibre général walrasien » (Bridel, 2008, p. 730).

- 27 Edgeworth juge que Walras « va trop loin dans la voie de l'abstraction quand il affirme avec insistance que l'entrepreneur doit considérer comme ne faisant ni gain ni perte » (Edgeworth, 1891, p. 21). En bref, « seul l'entrepreneur idéal est compatible avec l'équilibre général walrasien ». Cette controverse entre Edgeworth et Walras est fondamentale puisque pour le premier l'entrepreneur est « la figure centrale du système productif » (Edgeworth, 1925). Pour Walras, en revanche, nous l'avons maintes fois souligné, c'est loin d'être le cas. Walras accepte mal la critique d'Edgeworth, et lui répond qu'il est inféodé aux économistes anglais, et tout particulièrement à Marshall (Bridel, Mornati, 2009 ; Marchionatti, Mornatti, 2002).

- 28 La définition walrasienne de l'entrepreneur est incontestablement liée à sa conception de la concurrence et du fonctionnement de l'économie dans son ensemble. Les mathématiques lui donnent l'opportunité de construire ce qu'il considère être une représentation scientifique de la société, d'où un certain nombre de simplifications manifestes dans son modèle de la concurrence pure et parfaite, forme idéale d'une économie de marché libre et transparent qu'il définit cependant à partir de l'étude de marchés concrets comme la Bourse ou le marché du blé (Dockès, Potier, 2005). Walras n'a d'intérêt que pour le processus qui conduit à la détermination du prix d'équilibre. Certaines entreprises font du profit, d'autres des pertes, d'où globalement un profit nul. Ainsi peut-on résumer la situation en soulignant qu'à l'équilibre l'entrepreneur (en tant qu'idéal type) ne fait ni perte ni profit équivalent à le supprimer.
- 29 Schumpeter a cherché par la fonction de l'entrepreneur de sortir le modèle néoclassique de sa routine. Mais, ce faisant, il a vite été amené à remettre en cause ses fondements, comme nous le verrons dans la seconde partie, puisqu'il construit un autre idéal type.

Pourquoi et comment Schumpeter se rapproche de Marx?

Entrepreneur, innovation... la dynamique du déséquilibre

- 30 Walras avait enfermé l'entrepreneur dans le modèle de l'équilibre général. Schumpeter lui confère au contraire un rôle dynamique. Pourtant, ils en arrivent tous deux à une conclusion de même nature. Schumpeter relie l'innovation produite par l'entrepreneur et l'évolution cyclique du capitalisme en distinguant les entrepreneurs pionniers ou révolutionnaires et les imitateurs. Le lien entre « innovation », « entrepreneur » et « cycle économique » est réalisé par l'idée d'une arrivée groupée des entrepreneurs dans un marché porteur. Ce phénomène est pour Schumpeter le début d'un cycle long d'expansion. Les entrepreneurs pionniers jouent un rôle essentiel, car ils
- « suppriment les obstacles pour les autres non seulement dans la branche de production où ils apparaissent, mais aussi, conformément à la nature des obstacles, ils les suppriment ipso facto dans les autres branches de la production; l'exemple agit de lui-même; beaucoup de conquêtes faites dans une branche servent aussi à d'autres branches, comme c'est le cas pour l'ouverture d'un marché, abstraction faite de circonstances d'une importance secondaire qui apparaissent bientôt : hausse des prix, etc. C'est ainsi que l'action des premiers chefs dépasse la sphère immédiate de leur influence, et que la troupe des entrepreneurs augmente encore plus que ce ne serait le cas autrement; ainsi l'économie nationale est entraînée plus vite et plus complètement qu'on pourrait penser dans le processus de réorganisation, qui constitue la période d'essor » (Schumpeter, 1935, p. 331).
- 31 L'un des intérêts de la théorie des cycles de Schumpeter est qu'il recherche une explication endogène l'évolution économique, mais qu'il reste attaché au principe de l'équilibre puisque le développement économique correspond à la perturbation de l'équilibre statique, et qu'un nouvel équilibre est atteint grâce à ces nouveaux ajustements. Dans ce contexte, les innovations font figure de perturbations. Schumpeter s'est notamment appuyé sur les travaux de Juglar, qu'il relie à ceux de Kondratieff (chaque Kondratieff est formé de six Juglar) (Bosserelle, 1993, p. 160) pour élaborer une théorie des cycles économiques, mais alors que Juglar parle

d'investissements pour expliquer la dynamique des cycles économiques, Schumpeter leur substitue des entrepreneurs. Mais, pour Schumpeter (comme pour Juglar, mais aussi Marx et d'une certaine façon Walras), la crise est un phénomène normal. Elle est nécessaire, temporaire et inévitable. La crise est un signe d'adaptation du système au changement (Dal-Pont Legrand, Hagemann, 2009). En ce sens, Schumpeter se rapproche des travaux de Spiethoff (mais aussi de Tugan-Baranovsky) qu'il tient en haute estime (Schumpeter, 1983, tome 3, pp. 487-488) :

« si l'on excepte peut-être Marx, Spiethoff avait refusé l'idée d'associer les intervalles de prospérité et de dépression dans les cycles longs. Les uns et les autres ne sont pas liés par une relation de causalité. Spiethoff, qui s'inscrit dans l'école historique allemande, comme Marx, et plus tard Schumpeter, attribue au progrès technique un rôle plus ou moins important dans le mécanisme des crises » (Diebolt, 2007).

32 Mais, derrière ces considérations d'ordre macro-économique, ce qui oppose fondamentalement Schumpeter à Walras, c'est le rapport au temps historique (Robinson, 1984). Et par conséquent à l'évolution (ou du développement économique, selon le titre de l'ouvrage en anglais). Dans *Théorie de l'évolution économique*, Schumpeter présente une conception très précise des rapports entre l'économie et l'histoire qui est le sous-produit nécessaire de sa tentative d'élaboration d'une théorie dynamique de l'activité économique (Dufourt, 1992). Schumpeter distingue d'une part le circuit (mode de fonctionnement de l'économie basé sur la reproduction à l'identique où l'entrepreneur n'existe pas), d'autre part l'évolution économique (mode de fonctionnement de l'économie basé sur l'innovation et l'entrepreneur). Pour appréhender le comportement de l'entrepreneur, il convient de replacer ce dernier dans son milieu. Pour Schumpeter, les faits sociaux sont donc le produit d'une évolution historique, d'un processus qui s'inscrit dans le temps. En revanche, Walras considère que les faits sociaux sont des phénomènes naturels.

33 Nous avons déjà posé la question (partie 1), nous la reformulons sous une autre forme. Comment passer de l'entrepreneur au capitalisme? L'entrepreneur est, selon Schumpeter, le moteur de la « destruction créatrice » :

« le capitalisme, répétons-le, constitue, de par sa nature, un type ou une méthode de transformation économique et, non seulement, il n'est jamais stationnaire, mais il ne pourrait jamais le devenir » (Schumpeter, 1979, pp. 115-116).

34 Puis, il explique que

« l'impulsion fondamentale qui met et maintient en mouvement la machine capitaliste est imprimée par les nouveaux objets de consommation, les nouvelles méthodes de production et de transport, les nouveaux marchés, les nouveaux types d'organisation industrielle – tous ces éléments créés par l'initiative capitaliste » (Schumpeter, 1979, p. 116).

35 Il nomme ce processus évolutionniste propre au capitaliste, le processus de destruction créatrice :

« ce processus de Destruction Créatrice constitue la donnée fondamentale du capitalisme : c'est en elle que consiste, en dernière analyse, le capitalisme et toute entreprise capitaliste doit, bon gré mal gré, s'y adapter » (Schumpeter, 1979, pp. 116-117).

36 L'entrepreneur schumpetérien remet en cause la plupart des hypothèses du modèle de la concurrence parfaite. Il reste pourtant relativement proche de la définition walrasienne de l'entrepreneur puisqu'il définit ce dernier comme l'agent économique qui réalise des combinaisons de facteurs de production (Bréchet, Prouteau, 2010), si on

assimile entrepreneur et fonction de production. L'hypothèse d'atomicité du marché est balayée par la formation de grandes entreprises. Certains entrepreneurs sont pour une période donnée plus performants que d'autres et sont à la tête de grandes entreprises. L'hypothèse de transparence du marché est mise à mal par le comportement stratégique de l'entrepreneur. Sa réussite est étroitement liée à sa capacité d'anticipation sur ces concurrents. Le système des prix joue un rôle relativement secondaire. Mais, à partir du moment où ces hypothèses nodales tombent, que devient l'entrepreneur schumpetérien? Peut-il survivre dans un monde où l'incertitude est permanente et où les entreprises qui réussissent sont celles qui grandissent? L'ensemble de ces questions, conduit Schumpeter à se rapprocher de Marx. Sur quels points les analyses des deux économistes convergent? Nous avons basé notre argumentation sur *Le capital* et *Capitalisme, Socialisme et démocratie*, deux de leurs ouvrages clés.

Convergence Schumpeter / Marx : la question de la grande entreprise

- 37 Poursuivant l'analyse critique de l'œuvre de Walras, Schumpeter actualise la thèse de Marx relative à la disparition du capitalisme : la grande entreprise accroît son emprise économique et sociale sur l'économie et la société. Schumpeter invente l'entrepreneur pour dynamiser le modèle walrasien. Mais, il constate également que contrairement à l'affirmation de Walras la taille des firmes augmente. L'hypothèse d'atomicité du marché est alors caduque. Des monopoles et des oligopoles apparaissent. Petit à petit, l'organisation se substitue à l'individu, à l'entrepreneur. Ce constat le rapproche de Marx. Or dans le livre 1 du *Capital*, Marx n'a de cesse de souligner le caractère social de la production capitaliste, et l'augmentation de la productivité qui en résulte. La productivité du travail est en effet fonction du montant de capital avancé pour chaque capitaliste, car

« le nombre de coopérants, ou l'échelle de la production dépend donc en premier lieu de la grandeur du capital qui peut être avancée pour l'achat de la force de travail, c'est-à-dire de la proportion dans laquelle un seul capitaliste dispose des moyens de subsistance de beaucoup d'ouvriers. (...) La concentration des moyens de production entre les mains de capitalistes individuels est donc la condition matérielle de toute coopération entre les salariés (...) » (Marx, 1976, livre 1, page 241).

- 38 Les capitalistes dominants sont ceux qui sont capables de mobiliser les plus grandes quantités de capital. L'utilisation des machines, instruments d'une productivité croissante, nécessite l'investissement de capitaux en quantité de plus en plus importante, processus que seuls les capitalistes les plus dynamiques sont susceptibles de réaliser. D'où l'élimination progressive des plus faibles (faillites, rachats, absorptions). Car, pour Marx, le développement du capitalisme est porteur de déséquilibre :

« nous avons vu qu'une somme de valeur ou d'argent, pour se transformer en capital, devait atteindre une certaine grandeur minimum, permettant à son possesseur d'exploiter assez d'ouvriers pour pouvoir se décharger sur eux du travail manuel. Sans cette condition, le maître de corporation et le petit patron n'eussent pas été remplacés par le capitaliste, et la production même n'eût revêtu le caractère formel de la production capitaliste. Une grandeur minimum de capital entre les mains de particuliers se présente maintenant à nous sous un tout autre

aspect; elle est la concentration de richesses nécessitée par la transformation des travaux individuels et isolés en travail social et combiné; elle devient la base matérielle des changements que le mode de production va subir » (Marx, 1976, livre 1, p. 242).

- 39 Le « capitaliste » ou l' « homme aux écus » (puisque Marx n'emploie pas le vocable « entrepreneur »; son ambition n'est pas d'écrire une théorie de l'entrepreneur) est prisonnier d'une logique économique qui le dépasse. Les concentrations préalables de capital et de travail de chaque capitaliste augmentent progressivement. Certains gagnent davantage que d'autres. Ceux qui parviennent à concentrer des quantités très importantes de capital et de travail réalisent des économies d'échelle en produisant davantage, et sont conduits à rechercher des marchés de plus en plus étendus. La concurrence, la lutte pour la conquête des marchés, incite chaque capitaliste à se comporter de la même façon puisque parties intégrantes d'un même système économique :

« accumulez, c'est conquérir le monde de la richesse sociale, étendre sa domination personnelle, augmenter le nombre de ses sujets, c'est sacrifier une ambition insatiable » (Marx, 1976, livre 1, p. 421).

- 40 Le capital appelle le capital puisque l'introduction d'innovations techniques (le machinisme – c'est essentiellement sous cette forme que Marx appréhende le progrès technique⁴) n'est possible que là où la production se réalise sur une échelle importante. C'est un processus quasiment sans fin (mais fragile, puisque bloqué périodiquement par les crises), car il est déterminé par les rapports de concurrence entre les entrepreneurs individuels :

« la coopération, la division manufacturière, le machinisme, etc. en un mot, les méthodes propres à donner l'essor aux puissances du travail collectif ne peuvent s'introduire que là où la production s'exécute déjà sur une assez grande échelle, et, à mesure que celle-ci s'étend, celles-là se développent. Sur la base du salariat, l'échelle des opérations dépend en premier lieu de la grandeur des capitaux accumulés entre les mains des entrepreneurs privés » (Marx, 1976, livre 1, p. 445).

- 41 L'accumulation du capital nourrit l'accumulation du capital. C'est « l'attraction du capital par le capital » (Marx, 1976, livre 1, p. 447). La dynamique de l'accumulation se matérialise à la fois par un processus de concentration des capitaux entre les mains d'entrepreneurs privés et par la multiplication des « foyers d'accumulation » qui se concurrencent et qui sont nés de la dynamique même du processus d'accumulation. Le mode de production capitaliste par son dynamisme tend à multiplier les foyers d'accumulation. La concurrence contraint chaque capitaliste privé à accroître la productivité du travail qu'il emploie, lui permettant de réduire ses coûts et donc ses prix et de conquérir de nouveaux marchés. L'introduction de nouvelles méthodes de production dans l'entreprise nécessite l'accumulation préalable d'un capital. La concurrence capitaliste accélère le progrès technique en favorisant le renouvellement des moyens de production avant qu'ils ne soient physiquement obsolètes :

« (...) la concurrence, surtout quand il s'agit de bouleversements décisifs, impose le remplacement des vieux moyens de production par de nouveaux avant le terme naturel de leur existence. Ce sont principalement les catastrophes, les crises qui contraignent à ce genre de renouvellement prématuré de l'outillage de l'exploitation sur une grande échelle sociale » (Marx, 1976, livre 2, p. 149).

- 42 La quantité de capital nécessaire pour mettre en valeur une quantité de travail donnée augmente. Les plus faibles disparaissent. La taille des entreprises augmente.

- 43 Sous la plume de Marx, les capitalistes ne sont plus des capitaines d'industrie, des gagners, mais les pions d'une dynamique qu'ils ne peuvent maîtriser. La concurrence enfante le monopole, qui à son tour
- « devient une entrave pour le mode de production qui a grandi et prospère avec lui et sous ses auspices. La socialisation du travail et la centralisation de ses ressorts matériels arrivent à un point où elles ne peuvent plus tenir dans leur enveloppe capitaliste » (Marx, 1976, livre 1, p. 557).
- 44 La concentration du capital entre les mains des capitalistes individuels, engendrée par la concurrence, impulse la centralisation du capital, elle-même provoquée par la concurrence capitaliste. La taille des entreprises augmente. L'échelle de production également. L'empirisme de la gestion des premières entreprises est remplacé par des méthodes d'organisation du travail nouvelles et de plus en plus complexes. Le développement du capitalisme avait entraîné l'élimination de petits producteurs indépendants, « ce qui est maintenant à exproprier, ce n'est plus le travailleur indépendant, mais le capitaliste, le chef d'une armée ou d'une escouade de salariés » (Marx, 1976, livre 1, p. 557). Marx, comme Schumpeter, analyse la concentration de la propriété individuelle et son corollaire, la socialisation des moyens de production, la disparition du capitalisme.
- 45 L'accumulation continue et croissante du capital favorise l'innovation, le développement d'activités nouvelles. Les innovations industrielles, organisationnelles et financières sont étroitement liées. La société par actions donne au capitalisme les moyens de se développer sur une échelle toujours plus importante. Mais, si le capital financier est d'abord une aide à l'accumulation, puis il se développe selon une logique qui lui est propre : une
- « puissance tout à fait nouvelle, qui à ses origines s'introduit sournoisement comme une aide modeste à l'accumulation, puis devient bientôt une arme additionnelle et terrible de la guerre de la concurrence, et se transforme enfin en un immense machinisme social destiné à centraliser les capitaux » (Marx, 1976, p. 447).
- 46 Le crédit accélère non seulement l'accumulation qu'il a lui-même enfantée, mais contribue également au renouvellement du capital en favorisant la naissance d'innovations économisant le travail :
- « les capitaux supplémentaires, fournis par l'accumulation, se prêtent de préférence comme véhicule pour les nouvelles inventions et découvertes, etc. en un mot, les perfectionnements industriels, mais l'ancien capital, dès qu'il atteint sa période de renouvellement intégral, fait peau neuve et se reproduit aussi dans la forme technique perfectionnée, où une moindre quantité de force ouvrière suffit à mettre en œuvre une masse supérieure d'outillage et de matière » (Marx, 1976, livre 1, p. 449).

Concentration, routine économique et devenir du capitalisme

- 47 Schumpeter reprend dans *Capitalisme, socialisme et Démocratie*, l'argumentation du Marx sur la métamorphose de la concurrence en monopole. Répondant aux économistes libéraux de son temps, Schumpeter affirme que la concurrence parfaite des manuels n'a jamais existé. Il critique également le caractère a-historique des analyses néoclassiques de son temps. Ces derniers
- « acceptent les données d'une situation temporaire comme si elle n'était reliée ni à un passé, ni à un avenir et ils s'imaginent avoir été au fond des choses dès lors qu'ils

- ont interprété le comportement des firmes en appliquant, sur la base des données observées, le principe de maximisation du profit » (Schumpeter, 1979, p. 117).
- 48 Pour Schumpeter, le monopole est la manifestation de la dynamique du capitalisme, car celui-ci « constitue de par sa nature, un type ou une méthode de transformation économique et, non seulement il n'est jamais stationnaire, mais il ne pourrait jamais le devenir » (Schumpeter, 1979, page 115-6). Le
- « processus de destruction créatrice constitue la donnée fondamentale du capitalisme : c'est en elle que consiste, en dernière analyse, le capitalisme et toute entreprise capitaliste doit, bon gré, mal gré, s'y adapter » (Schumpeter, 1979, p. 117).
- 49 Ce n'est pas la disparition d'une forme de concurrence (au combien hypothétique) qui inquiète Schumpeter, mais la dislocation du cadre institutionnel du capitalisme, lequel repose d'une part sur la propriété privée, d'autre part sur la liberté de contracter. Cette question semble le préoccuper au plus haut point. Selon ses dires, la question fondamentale des économistes ne doit pas être de chercher à comprendre comment fonctionne le capitalisme au jour le jour, mais de l'étudier de manière dynamique de façon à appréhender comment il crée et détruit des structures en fonction des obstacles qu'il doit franchir. Il souligne en cela le caractère évolutionniste du capitalisme et l'apport de Marx sur ce point :
- « le point essentiel à saisir consiste en ce que, quand nous traitons du capitalisme, nous avons affaire à un processus d'évolution. Il peut paraître singulier que d'aucuns puissent méconnaître une vérité aussi évidente et, au demeurant, depuis si longtemps mise en lumière par Karl Marx » (Schumpeter, 1979, p. 115).
- 50 Contrairement à nombre d'économistes libéraux, Schumpeter refuse d'associer « déclin de la concurrence » et « déclin du capitalisme », parce que la concurrence est parée de toutes les vertus et le monopole de tous les vices par nombre d'économistes. Le rejet du monopole par les économistes ne doit pas reposer sur le fait qu'il est inefficace sur le plan économique, mais parce que
- « la structure politique d'une nation est grandement affectée par l'élimination d'une multitude de petites et moyennes entreprises dont les propriétaires-gérants, ainsi que leurs parents, clients et obligés, pèsent lourd dans la balance électorale et exercent sur ce que nous pouvons appeler ma "classe des cadres" une influence que ne saurait jamais obtenir les dirigeants d'une grande société : les fondements mêmes de la propriété privée et la liberté de contracter se dérobent dans un pays où les manifestations de ces droits disparaissent de l'horizon moral du public » (Schumpeter, 1979, p. 192).
- 51 Les grandes sociétés anonymes entraînent la disparition de la « silhouette du propriétaire, et avec elle, l'œil du maître » (idem).
- 52 Le capitalisme managérial schumpétérien met alors en scène trois acteurs : le manager, l'actionnaire et le salarié. L'entrepreneur disparaît. Le banquier a été absorbé par le marché financier. Sous certaines conditions (économiques et politiques), Schumpeter pronostique le passage du capitalisme au... socialisme, comme l'avait prophétisé Marx. La thèse relative à la disparition de l'entrepreneur a été développée par Schumpeter dans *Capitalisme, socialisme et démocratie*, publiée en 1942. Cet ouvrage s'inscrit dans une problématique générale que nous avons déjà évoquée qui est celle du développement du capitalisme managérial. L'entrepreneur disparaît, mais non l'entreprise. L'entreprise survit, mais elle n'est plus le fait d'un seul individu, elle devient une organisation complexe (séparation de la propriété et de la gestion du capital). Dans le chapitre 12 de *Capitalisme, socialisme et démocratie*, Schumpeter évoque « le crépuscule

de la fonction d'entrepreneur » (Schumpeter, 1979, p. 181). L'innovation devient (paradoxe) une routine, car le progrès technique devient le fait

« (...) d'équipes de spécialistes entraînés qui travaillent sur commande et dont les méthodes leur permettent de prévoir les résultats pratiques de leurs recherches. Au romantisme des aventures commerciales d'antan succède rapidement le prosaïsme, en notre temps où il est devenu possible de soumettre à un calcul strict tant de choses qui naguère devaient être entretenues dans un éclair d'intuition géniale » (Schumpeter, 1979, p. 181).

53 Quelques lignes plus bas, il ajoute que « le progrès technique se dépersonnalise et s'automatise, puisqu'il est confié à des équipes de spécialistes ».

54 Le développement des grandes entreprises est intimement lié à celui du marché financier. La propriété individuelle se dissout, elle se présente désormais sous la forme d'un « simple paquets d'actions » qui se substitue

« aux murs et aux machines d'une usine, naguère si forte, du propriétaire sur son bien, d'abord en affaiblissant son droit de regard et en limitant sa possibilité effective d'en jouir comme il l'entend; ensuite parce que le possesseur d'un titre abstrait perd la volonté de combattre économiquement, politiquement, physiquement pour "son" usine, pour le contrôle direct de cette usine et, s'il le faut, de mourir sur son deuil » (Schumpeter, 1979, p. 194).

55 Sur ce point encore la comparaison entre les propos de Marx et de Schumpeter est pertinente :

« à mesure que progresse la production capitaliste, ce qui va de pair n'est plus comptée et employée que comme capital productif d'intérêts. Non pas en ce sens que tout capitaliste qui prête un capital se contente des intérêts, mais que le capitaliste industriel empoche son bénéfice d'entrepreneur » (Marx, 1976, livre 3, p. 235).

56 Schumpeter reconnaît comme Marx que la société anonyme a donné au capitalisme les moyens de se développer sur une échelle élargie, mais d'un autre côté, tout comme Marx, Schumpeter affirme qu'elle mine les fondements institutionnels du capitalisme. La société anonyme « socialise la mentalité bourgeoise, elle rétrécit progressivement la zone où peuvent s'exercer les initiatives capitalistes, bien plus, elle finira par détruire les racines mêmes de ce régime » (Schumpeter, 1979, p. 212). En se développant, le capitalisme

« détruit son propre cadre institutionnel, mais encore crée les conditions d'une évolution nouvelle. (...) L'évolution capitaliste n'aboutit pas seulement à un vide qui pourrait être indifféremment comblé par n'importe quel matériau : les hommes et les institutions sont, chemin faisant, transformés dans des conditions qui les séparent toujours davantage aux modalités socialistes. Chaque fois que la charpente capitaliste perd un de ses élançons, un obstacle au plan socialiste disparaît simultanément. À ces deux égards, la vision de Marx était juste. Nous pouvons donc nous y rallier en associant la transformation sociale spécifique qui se poursuit sous nos yeux avec l'évolution économique qui en est le moteur initial » (Schumpeter, 1979, p. 220).

57 À mesure qu'il progresse dans son analyse, Schumpeter est de plus en plus proche de Marx :

« la plupart des arguments de la deuxième partie peuvent se résumer dans la thèse marxiste d'après laquelle le processus économique tend à se socialiser de lui-même – tout en socialisant l'âme humaine » (Schumpeter, 1979, p. 293).

58 L'organisation économique repose sur une organisation bureaucratique complexe.

« Les entreprises (...) sont contrôlées par un petit nombre de grandes sociétés bureaucratisées (...). La propriété et la gestion des entreprises se sont dépersonnalisées – l'appropriation ayant dégénéré en détention d'actions et d'obligations et le poids du pouvoir ayant acquis une mentalité analogue à celle des fonctionnaires » (Schumpeter, 1979, p. 293).

- 59 Conclusion : le capitalisme est condamné à disparaître. Mais, si Schumpeter cherche d'une certaine façon à marquer les consciences en formulant ce pronostic, d'un autre côté, c'est une perspective qui l'effraie. Il semble fasciné par l'œuvre de Marx. Rappelons qu'il consacre les premiers chapitres de *Capitalisme, socialisme et démocratie* à analyser l'œuvre de K. Marx relative aux mécanismes de la transition du capitalisme vers le socialisme. Schumpeter écrit que « Marx s'est trompé dans son pronostic des modalités d'effondrement de la société capitaliste – mais il n'a pas eu tort de prédire qu'elle s'effondrerait finalement » (Schumpeter, 1979, p. 447). Schumpeter insiste fortement sur le fait qu'il est un scientifique et que c'est à ce titre qu'il formule cette conclusion. Il n'écrit pas en tant que penseur politique. De plus s'il met en avant les mécanismes économiques (disparition de l'entrepreneur et « routinisation » de la fonction entrepreneuriale) de la transition, d'un autre côté, étudiant la situation en Union soviétique, où régnait alors le socialisme, il note bien que le socialisme s'est imposé en Russie par la voie des armes et de la révolution politique et sociale. La société américaine est-elle prête pour le socialisme? Schumpeter ne le pense pas. Il pointe du doigt le rôle négatif vis-à-vis de cette évolution du propriétaire fermier ou de l'homme d'affaires, qui constitue le fer de lance de la société américaine. Mais, d'un autre côté, il note que la classe des affaires a très facilement (et très rapidement) subi un ensemble de changements très importants. Schumpeter évoque à ce propos le New Deal de Roosevelt. L'intervention de l'État devient de plus en plus importante. L'État contrôle les prix (ou une grande partie d'entre eux), utilise la fiscalité pour orienter le comportement des investisseurs ou des consommateurs dans telle ou telle voie. Mais, l'idée selon laquelle le développement du capitalisme entraîne sa propre négation et en cela la négation de l'esprit d'initiative n'est pas propre à ce mode d'organisation économique. Hayek (1993, 1994) partage à sa façon cette idée. Celui-ci s'inquiète des conséquences de l'augmentation de la population salariée, concomitante à l'augmentation de la taille des entreprises. De plus, l'augmentation de la population salariée entraîne l'adoption de mesures qui rendent la condition de salarié plus confortable sur le plan matériel que celle d'entrepreneurs. Dans ces conditions, « les salariés s'apercevront que s'il n'existe plus une grande variété d'employeurs entre lesquels choisir, leur situation n'est plus ce qu'elle était jadis » (Hayek, 1994, p. 122). L'esprit d'entreprise se dissout à force d'usage...

Conclusion

- 60 Pour Schumpeter et Marx, l'entrepreneur et l'industriel occupent une place particulière dans leur représentation de l'économie capitaliste. Pour Walras, l'entrepreneur n'a de rôle qu'en situation de déséquilibre puisqu'il disparaît lorsqu'il ne réalise ni perte ni profit. Pour Schumpeter, en revanche, l'entrepreneur intervient constamment puisqu'il est le moteur de la dynamique du capitalisme, donnant vie au processus de « destruction créatrice » sur lequel repose le capitalisme. Admirateur de l'œuvre de Walras, mais aussi conscient des limites de celle-ci, Schumpeter invente l'entrepreneur pour expliquer le mécanisme de l'évolution économique. A priori,

Schumpeter réussit à convaincre, car l'entrepreneur, contrairement au concept de l'équilibre général, est bien concret. L'histoire économique fourmille d'entrepreneurs qui ont donné vie à une industrie ou à un produit nouveau. Mais, Schumpeter s'empresse d'ajouter qu'être entrepreneur n'est pas un état constant, que l'on est entrepreneur lorsque l'on innove, ensuite c'est une simple question de management au quotidien. L'entrepreneur serait ainsi, selon Braudel (2008) dans la théorie de Schumpeter, le « *deus ex machina* » du capitalisme. Ou plus encore, selon Braudel, Schumpeter n'apporte aucun éclaircissement sur l'apparition de l'entrepreneur en tant que moteur de l'évolution économique. Son schéma ne tient pas compte des transformations institutionnelles qu'il a fallu accomplir pour que le partage du revenu se fasse en faveur des rentes du sol. Or si on se pose cette question, cela revient à « historiciser » l'innovation, par exemple en expliquant le profit comme une captation de la valeur au bénéfice d'une nouvelle classe sociale. Alors, l'innovation n'a plus de raison naturelle. Dans le cas inverse, on élimine de l'analyse économique de l'évolution des sociétés toute approche en termes de domination et de conflit.

- 61 L'entrepreneur ne se limite pas cependant à une fonction économique (« nouvelles combinaisons de facteurs de production »). On ne peut le soustraire de l'importance sociale de l'autorité qu'il détient. Or, cette dynamique fonctionnelle (reposant essentiellement sur l'économie) finit par se couper de l'histoire qu'elle prétend expliquer lui échappent (Téboul, 1992). Ainsi, alors que Schumpeter cherchait à expliquer de manière concrète le mouvement du capitalisme, en ayant recours à l'entrepreneur, il tombe sur le même biais que Walras, celui d'une représentation abstraite, impropre à formuler une explication du processus endogène de l'innovation. Cette limite est manifeste dans la théorie des cycles.
- 62 Résumons-nous : désireux de palier le caractère statique du modèle walrasien, Schumpeter invente l'entrepreneur, soit l'agent économique qui réalise de nouvelles combinaisons de facteurs de production. Il ne parvient pas cependant à formuler une explication plus plausible. L'entrepreneur n'a pas dans les théories respectives de Walras et Schumpeter ni la même place, ni le même rôle. Pour Walras, l'entrepreneur ne joue qu'un rôle passif. On pourrait s'en passer, puisque seuls comptent les mécanismes du marché. Coordinateur entre les marchés, l'entrepreneur s'endette auprès du banquier pour développer son activité. Mais, si Walras met tout particulièrement l'accent sur le respect de la propriété privée et de la liberté d'action, il ignore tout ce qui caractérise l'entrepreneur schumpétérien en termes de créativité et d'innovation. Dans le modèle walrasien, l'entrepreneur est l'un acteur qui conduit à l'équilibre général qui constitue une fin en soi. L'entrepreneur schumpétérien en revanche s'inscrit dans le moment. Mais, si Schumpeter invente l'entrepreneur pour suppléer à l'incapacité de la théorie walrasienne d'expliquer les crises et le progrès technique, parvient-il vraiment à cet objectif? S'il est admis que l'entrepreneur est l'agent économique qui réalise de nouvelles combinaisons de facteurs de production, est-ce suffisant pour expliquer de manière cohérente la dynamique capitaliste? N'en reste-t-on pas à une représentation de l'entrepreneur tout aussi floue que celle de Walras, et surtout tout aussi secondaire?
- 63 L'explication de l'originalité de la démarche de Schumpeter réside très certainement dans sa position géographico-intellectuelle, à l'intersection de plusieurs influences, marquée à la fois par les Marginalistes, l'école historique allemande et le socialisme. Il étudie l'économie et le droit à l'université de Vienne qui est alors l'un des centres

intellectuels de la théorie marginaliste avec les travaux pionniers de Karl Menger. Mais, il est aussi marqué par l'École historique allemande avec Schmoller et par le courant socialiste, marqué par R. Hilferding, K. Kautsky notamment (Reisman, 2004). Par ailleurs, Schumpeter entretient une espèce de « dialogue permanent avec Marx » (März, 1991, p. 21), tout en étant non marxiste.

Tableau synthétique

	Karl Marx 1818-1883	Léon Walras 1834-1910	Joseph Alois Schumpeter 1883-1950
Analyse historique	Théorie du matérialisme historique	Modèle statique de la concurrence pure et parfaite	Évolution économique des temps héroïques aux temps modernes
Nature du capitalisme	Étape d'évolution de la société	Le marché a toujours existé	Étape dans l'évolution de la société <i>Capitalisme, socialisme et démocratie</i>
Principe de régulation de l'économie	Rapports d'opposition entre les groupes sociaux	Concurrence Mécanisme des prix	Rapports de concurrence
Modèle individualiste ou holiste	Holiste	Individualiste	Individualiste ► Holiste
Entrepreneur	La bourgeoisie révolutionne l'économie	Intermédiaire entre les marchés	Réalise de nouvelles combinaisons de facteurs de production
Rôle du progrès technique	Important	Secondaire	Important
Nature du progrès technique	Machinisme industriel	Sans objet	Polymorphe (produit, processus, organisationnel)
Existence de cycles économiques	Cycles industriels relatifs à la surproduction	Sans objet	Cycles industriels relatifs au progrès technique
Devenir du capitalisme et fin de l'histoire	Début de l'histoire avec la disparition du capitalisme	Sans objet (<i>exogénéité</i>)	Le capitalisme ne peut survivre

Source : les auteurs.

BIBLIOGRAPHIE

Béraud, Alain et Faccarello Gilbert (2000dir). *Nouvelle histoire de la pensée économique*, tome 3, Paris, La découverte, 523 pages.

Blaug, Marc (1985). *La pensée économique. Origine et développement*, Paris, Economica, quatrième édition, 891 pages.

Bouchard, Lucien-Pierre (2000). *Schumpeter. La démocratie désenchantée*, Paris, Éditions Michalon, 123 pages.

Boutillier, Sophie (1996). J. Schumpeter, K. Marx : le devenir incertain du capitalisme, *Innovations, Cahiers d'économie de l'innovation*, n° 4, pp. 141-164.

Boutillier, Sophie (2005). Technostructure et entrepreneurs dans l'économie contemporaine, dans Blandine Laperche (sous la direction de), *L'entreprise innovante et le marché. Lire Galbraith*, coll. « L'esprit économique », Paris, L'Harmattan, pp. 51-78.

- Boutillier, Sophie (2006). Entrepreneurs and Capital. J. K. Galbraith vs K. Marx and J. A. Schumpeter, dans Blandine Laperche, James Galbraith and Dimitri Uzunidis, *Innovation, Evolution and Economic Change. New ideas in the Tradition of J. K. Galbraith*, Cheltenham, Edward Elgar, pp. 53-70.
- Boutillier, Sophie (2010). L'entrepreneur, éléments d'une analyse parallèle Léon Walras / Joseph Schumpeter, *Cahiers du Lab.Rii*, Université du Littoral – Lille Nord de France, n° 230, septembre, 21 pages. Texte présenté lors du 7^{ème} colloque de l'Association internationale Walras : Léon Walras (1834-1910) – colloque du centenaire, Université de Lyon 2, 9-11 septembre.
- Boutillier, Sophie et Dimitri Uzunidis (1995). *L'entrepreneur. Une analyse socioéconomique*, Paris? Economica.
- Boutillier, Sophie et Dimitri Uzunidis (1998). De l'entrepreneur héroïque à l'entrepreneur socialisé, les métamorphoses de la petite entreprise, *Innovations, Cahiers d'économie de l'innovation*, n° 8, pp. 9-28.
- Boutillier, Sophie et Dimitri Uzunidis (1999). *La légende de l'entrepreneur*, Paris, Syros.
- Boutillier, Sophie et Dimitri Uzunidis (2001). L'utilité marginale de l'entrepreneur, *Innovations, Cahiers d'économie de l'innovation*, n° 13, pp. 17-42.
- Braudel, Fernand (2008). *La dynamique du capitalisme*, Paris, Flammarion, édition originale 1985, 120 pages.
- Bréchet, Jean-Pierre et Lionel Prouteau (2010). À la recherche de l'entrepreneur. Au-delà du modèle du choix rationnel. Une figure de l'agir projectif, *Revue Française de Socio-économie*, n° 6, pp. 109-130.
- Bridel, Pascal (2008). Bortkiewicz et Walras. Notes sur une collaboration intellectuelle avortée, *Revue d'économie politique*, vol. 118, n° 5, pp. 711-742.
- Bridel, Pascal et Fiorenzo Mornati (2009). De l'équilibre général comme « branche de la métaphysique » ou de l'opinion de Pareto sur le projet Walrasien, *Revue économique*, vol. 60, n° 4, pp. 869-890.
- Cantillon, Richard (2009). *Essai sur la nature du commerce en général*, Whitefish, Pessinger Publishing, première édition 1755, 446 pages.
- Chavance, Bernard (2007). *L'économie institutionnaliste*, Paris, La découverte.
- Cot, Annie L. et Jérôme Lallement (2006). 1859-1959 : de Walras à Debreu, un siècle d'équilibre général, *Revue économique*, vol. 57, n° 3, pp. 377-388.
- Dal-Pont Legrand, Muriel et Harald Hagemann (2009). Analyse théorique, historique et statistique des cycles : Juglar et Schumpeter, *Revue européenne des sciences sociales*, vol. XLVII, n° 143, pp. 49-64.
- Dockès, Pierre et Jean-Pierre Potier (2005). Léon Walras et le statut de la concurrence : une étude à partir des *Éléments d'économie pure*, dans Guy Bensimon (sous la direction de), *Histoire des représentations du marché*, Paris, Michel Houdiard, pp. 366-391.
- Dockès, Pierre et Jean-Pierre Potier (2001). *Léon Walras. Vie et œuvre économique*, Paris, Economica, 96 pages.
- Dockès, Pierre et Claude Mouchot (2009). Lire Walras – Des fonds d'archives à l'édition et à la réinterprétation des œuvres économiques complètes d'Auguste et Léon Walras, *Cahiers d'économie politique*, n° 57, pp. 197-210.

- Dostaler, Gilles (2006). L'école autrichienne dans le panorama de la pensée économique. De sa naissance à la deuxième guerre mondiale, *Cahiers d'économie politique*, vol. 2, n° 51, pp. 27-48.
- Dufourt, Daniel (1992). Les relations économie-histoire et le statut scientifique des sciences sociales chez Hicks et Schumpeter, *Revue française d'économie*, vol. 7, n° 1, pp. 167-214.
- Edgeworth, Francis Ysidro (1925). *Paper Relating to Political Economy*, vol. 2, Basingstoke, Macmillan.
- Etner, François (2004). La fin du 19^e siècle vue par les historiens de la pensée économique, *Revue d'économie politique*, vol. 114, n° 5, pp. 663-680.
- Galbraith, J. K. (1989). *Le nouvel état industriel*, Paris, Gallimard, édition originale 1967, 458 pages.
- Gide, Charles et Charles Rist (1922). *Histoire des doctrines économiques depuis les Physiocrates à nos jours*, Paris, Sirey, 4^e édition, 813 pages.
- Hayek, Friedrich A. (1993). *La présomption fatale. Les erreurs du socialisme*, Paris, Presses universitaires de France, première édition 1988, 240 pages.
- Hayek, Friedrich A. (1994). *La constitution de la liberté*, Paris, Litec, première édition 1993, 530 pages.
- Hunt, Tristram (2009). *Engels, le gentleman révolutionnaire*, Paris, Flammarion, 588 pages.
- Le Goff, Jacques (2000). *Les intellectuels au Moyen Âge*, Points-Seuil, première édition 1957, 227 pages.
- Lhuillier, Vincent (2002). Les trois premières tentatives d'application des mathématiques à l'économie politique de Léon Walras et l'intégration progressive des choix subjectifs en économie pure, *Cahiers d'économie politique*, n° 42, pp. 29-48.
- Marshall, Alfred (1890). *Principes d'économie politique*,
http://classiques.uqac.ca/classiques/marshall_alfred/marshall_alfred.html
- Marx, K., 1976, *Le Capital*, 3 Livres, Paris, Éditions sociales, éditions originales 1867, 1885 et 1894, 762 pages, 724 pages et 872 pages.
- März, Eduard (1991). *Joseph Schumpeter : Scholar, teacher and Politician*, New Haven, Yale University press, 224 pages.
- Menger, Carl (2011). *Recherches sur la méthode dans les sciences sociales et en économie politique en particulier*, Paris, EHESS Translations, 574 pages, première édition 1883.
- Perroux, François (1965). *La pensée économique de J. Schumpeter. Les dynamiques du capitalisme*, Paris, Librairie Droz, 263 pages.
- Reisman, David (2004). *Schumpeter's Market. Entreprise and Evolution*, Cheltenham, Edward Elgar, 294 pages.
- Robinson, Joan (1984). *Contributions à l'économie contemporaine*, Paris, Economica, 283 pages.
- Say, Jean-Baptiste (1803). *Traité d'économie politique*,
http://classiques.uqac.ca/classiques/say_jean_baptiste/traite_eco_pol/traite_eco_pol.html
- Schumpeter, Joseph A. (1935). *Théorie de l'évolution économique*, Paris, Dalloz-Sirey, édition originale 1911, 368 pages.
- Schumpeter, Joseph A. (1979). *Capitalisme, Socialisme et démocratie*, Paris, Payot, édition originale 1942, 414 pages.

Schumpeter, Joseph A. (1983). *Histoire de l'analyse économique*, tome 1, L'âge des fondateurs, Paris, Gallimard, édition originale 1954, 544 pages.

Schumpeter, Joseph A. (1983). *Histoire de l'analyse économique*, tome 2, L'âge classique, Paris, Gallimard, édition originale 1954, 504 pages.

Schumpeter, Joseph A. (1983). *Histoire de l'analyse économique*, tome 3, L'âge de la science, Paris, Gallimard, édition originale 1954, 712 pages.

Téboul, René (1992). Temps et dynamique dans l'œuvre de J. A. Schumpeter, *Revue française d'économie*, vol. 7, n° 3, pp. 75-93.

Van Daal, Jan et Donald Walker (2007). Les œuvres économiques complètes d'Auguste et de Léon Walras, *Revue d'économie politique*, vol. 117, n° 6, pp. 891-919.

Veblen, Thorstein (1904). *The Theory of Business enterprise*, New York, Charles Scribners, 400 pages.

<http://socserv2.mcmaster.ca/~econ/ugcm/3ll3/veblen/busent/index.html>

Walras, Léon (1888). *Éléments d'économie politique pure*, Paris, Economica, édition originale 1874, 407 pages.

Walras, Léon (1990). *Études d'économie sociale*, Paris, Economica, édition originale 1896, 464 pages.

Walras, Léon (1992). *Études d'économie politique appliquée*, Paris, Economica, édition originale 1898, 571 pages.

Weber, Max (2003). *Economie et société*, 2 tomes, Paris, Pocket, édition originale 1921, 410 pages et 424 pages.

NOTES

1. Dans le même ordre d'idée, Jacques Le Goff (2000) que l'intellectuel apparaît en Europe à partir du 12^e siècle avec le développement de l'urbanisation, lui-même lié au développement du commerce et d'une production manufacturière, où s'impose ainsi une division du travail.
2. Fabrication de nouveaux biens; introduction d'une méthode de production nouvelle d'une branche de production vers une autre; ouverture de nouveaux débouchés; conquête d'une nouvelle source de matière première ou de produits semi-ouvrés; réalisation d'une nouvelle organisation (ex. formation d'un monopole).
3. Ce qui ne signifie pas qu'il adhère aux thèses de Veblen. Notre propos ne porte pas sur l'analyse de Veblen. Schumpeter ne partage pas ses considérations relatives au comportement oisif de la classe des loisirs. Veblen développe une analyse très critique de la classe dirigeante, en particulier en soulignant le zèle particulier qu'elle déploie pour gaspiller.
4. Marx est dans ce sens un économiste de son temps. Au 19^e siècle, les économistes appréhendent le progrès technique qu'en termes de machinisme industriel, non sous l'angle du bien de consommation. Ce qui peut apparaître comme une aberration puisque les innovations de produits se multiplient au cours de la seconde moitié du 19^e siècle.

RÉSUMÉS

Schumpeter invente l'entrepreneur pour conceptualiser l'acte d'innovation dont le modèle de l'économie pure de Walras est incapable de rendre compte. Ce faisant, il se rapproche de Marx. Dans cet article, nous proposons de revenir sur les deux économistes nodaux, Walras et Marx, qui ont en quelque sorte balisé l'œuvre de Schumpeter. Admiratif de l'œuvre de l'un et de l'autre, celui-ci a entrepris à les dépasser. Est-il vraiment parvenu à le faire? L'entrepreneur, d'une part, dans l'œuvre de Schumpeter reste une entité abstraite, alors qu'il avait pour ambition de pallier à l'abstraction walrasienne. De l'autre côté, il ne peut que constater la bureaucratisation, via la concentration, de la production capitaliste qui devient la norme du capitalisme managérial.

Schumpeter invented the entrepreneur to conceptualize the innovation act that the model of pure economy of Walras was unable to explain. In doing so, he converged to Marx. In this paper, we propose to come back to the two nodal economists, Walras and Marx, who marked the work of Schumpeter. Admiring the work of the one and of the other, Schumpeter aimed to go further. Did he really succeed to do so? On the one hand, in Schumpeter's work, the entrepreneur remains an abstract entity, although he had the ambition to find a solution to the Walrasian abstraction. On the other hand, he could only observe the bureaucracy - through the concentration process - of the capitalist production which had become the norm of managerial capitalism.

INDEX

Mots-clés : capitalisme, concentration, concurrence, entrepreneur, innovation, Marx, Schumpeter, Walras

Keywords : capitalism, competition, entrepreneur, innovation, integration, Marx, Schumpeter, Walras

AUTEURS

SOPHIE BOUTILLIER

Lab.RII-Clersé (UMR/CNRS 8019). Université du Littoral – Lille Nord de France

DIMITRI UZUNIDIS

Lab.RII-Clersé (UMR/CNRS 8019). Université du Littoral – Lille Nord de France